

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

La Fête chez Thérèse

BALLET-PANTOMIME EN DEUX ACTES

DE

CATULLE MENDÈS

MUSIQUE DE

REYNALDO HAHN

LIVRET NET : UN FRANC

PARIS

AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET C^{ie}

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction, de représentation
et d'exécution publique, réservés en tous pays,
y compris le Danemark, la Suède et la Norvège.

Copyright by HEUGEL ET C^{ie}, 1910.

1910



8^e Yth
33465

11650

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE



BALLET-PANTOMIME EN DEUX ACTES

11650

84H

33465

AVIS

Pour le droit de représentation, pour la location des parties d'orchestre, pour la mise en scène, s'adresser à MM. HEUGEL ET C^{ie} 2 bis, rue Vivienne, Éditeurs-Propriétaires pour tous pays. Toute copie des parties d'orchestre est formellement interdite, selon les lois et traités internationaux. Aucune représentation au piano n'est permise sans l'autorisation des éditeurs, MM. HEUGEL ET C^{ie}.

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

DÉPOT 1 G

No.

4940

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE

BALLET-PANTOMIME EN DEUX ACTES

DE



CATULLE MENDÈS

MUSIQUE DE

REYNALDO HAHN

Chorégraphie et mise en scène de M^{lle} STICHEL

LIVRET NET : UN FRANC

PARIS

AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET C^{ie}

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES POUR TOUTS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction, de représentation
et d'exécution publique, réservés en tous pays,
y compris le Danemark, la Suède et la Norvège.

Copyright by HEUGEL ET C^{ie}, 1910.

1910

PERSONNAGES

PREMIER ACTE

(Chez Palmyre.)

MIMI PINSON (grisette)	M ^{les} C. ZAMBELLI.
LA DUCHESSE THÉRÈSE.	AIDA BONI.
CARLOTTA GRISI (la célèbre danseuse).	URBAN.
PALMYRE (la couturière à la mode). . .	B. SIRÈDE.
ZÉLIA (grisette)	MOURET.
BLANCHETTE (grisette)	M. LEQUIEN.
ROUGETTE (grisette).	J. LAUGIER.
ÉVA MIROIR (danseuse, amie de Carlotta)	SCHWARTZ.
EUGÉNIE FLOCHE (d°)	DOCKÈS.
UNE DAME D'HONNEUR.	DELSAUX.
THÉODORE (jeune France).	MM. RAYMOND.
RODOLPHE (d°)	MILHET.
ALBERT (d°)	EVEN.
RODERIC (d°)	MAURIAL.
UN LAQUAIS	GUILLEMIX.
UN « TIGRE »	Le petit LÉVY.

GRISSETTES : M^{les} J. KATS, G. FRANK, B. LEQUIEN,
PICHARD.

DEUXIÈME ACTE

(La Fête chez Thérèse.)

LA FOLIE	M ^{les} MEUNIER.
ARLEQUINE.	JOHNSSON.
L'AMOUR	DE MOREIRA.
L'ABBÉ.	LÉA PIRON.
DAMES D'HONNEUR.	KERYAL.
	PONCET.
	DELSAUX.
	MARCELLE.
GILLES.	MM. A. AVELINE.
ARLEQUIN.	G. RICAUX.
LE PERSAN.	BOURDEL.
TARTAGLIA.	J. JAVON.

DANSE GALANTE

M^{lles} MOURET, M. LEQUIEN, J. LAUGIER, J. KATS,
S. FRANCK, B. LEQUIEN, BRANA, PICHARD.

MM. P. BARON, PACALET, M. BERGÉ, RICHAMRE,
A. BAHON, PERROT, CUYELIER, PÉRICAT.

DANSE VIOLENTE

M^{lles} G. COUAT, H. LAUGIER, EVEN.

MM. CLÉRET, G. RICAUX, MILHET, THOMAS, LEBLANC,
EVEN, MAURIAL, L. AVELINE.

MENUET POMPEUX

M^{lles} A. BONI, URBAN, SCHWARZ, DOCKÈS, D. MANTE
S. MANTE.

MM. RAYMOND, MILHET, LEBLANC, EVEN, MAURIAL,
BOURDEL, C. BERGÉ.

INVITÉS : M^{lles} COUSSOT, DE GONET, BREVIER, VINCENT,
SOHÈGE.

MM. LÉVY, GUILLEMIN, BEAUCOUBART, LAVIGNE.

MEZZETTINS : M^{lles} TRELUYER, JUPIN, RICCI, MAILLARD.

MÉNÉTRIERS : M^{lles} SOUTZO, G. KATS, E. ROGER,
R. LEQUIEN.

VALETS DE L'AMOUR : M^{lles} LÉONCE, PISE, FRANCHET,
LAPRE.

LE NÉGRILLON : Le petit THOUVENIN.

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE

BALLET-PANTOMIME EN DEUX ACTES

NOTE

La danse, pour le ballet, c'est une convention théâtrale, comme les vers dans le drame ou la comédie. Évidemment, les personnages de la vie ne parlent pas en vers et ne dansent pas. Mais le théâtre leur permet de parler en vers et de danser, et je voudrais que l'assimilation entre le vers et la danse, au théâtre, fût complète. C'est-à-dire que l'acteur-danseur dansât toujours, comme l'acteur-poète parle toujours en vers. Et alors, comme la mélodie continue dans le drame musical, ce serait dans le ballet la danse continue avec la suppression aussi totale que possible de la marche, qui est une manière de récitatif. Je me suis efforcé, dans ce scénario, non seulement de multiplier les occasions de véritable danse, mais encore de demander à la pantomime des gestes et des attitudes qui peuvent donner lieu à des rythmes de danse.

CATULLE MENDÈS.

Juillet 1907.

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE

ACTE PREMIER

Décor.

Chez Palmyre, l'illustre couturière (Voir Musset, Balzac et d'autres, passim).

C'est à la fois le salon d'essayage et l'atelier de couture.

La forme et le fond de couleur de l'appartement est « Louis-Philippe », avec grande porte au fond, fenêtre à droite, fenêtre à gauche, petite porte à droite.

L'ornementation :

Des portraits ovales, des pastels, aux murs, représentant les dames les plus fameuses de l'époque : M^{me} de Girardin, la duchesse d'Abrantès, etc., les danseuses, les actrices les plus célèbres : Taglioni, Fanny Essler, Carlotta Grisi, etc., Rachel, Dorval,

Déjazet, etc. Ces portraits, aux cadres de verreries fleuries, sont liés par une charnière à des miroirs de même forme qui reflètent les portraits. Le nom des personnes est écrit visiblement sous les portraits. Au-dessus de la porte du fond, entre deux tentures relevées par des zéphyrus joufflus, on voit une manière de fresque aux couleurs excessives qui montre la grande couturière Palmyre, en costume de ville, prenant mesure d'une robe à la déesse Vénus entourée des Grâces et des Amours, et sous la fresque, dans un grand cartouche, on lit :

PALMYRE

Couturière des Reines.

Entre les portraits, à des patères d'or contourné, pendent des costumes de toutes les couleurs, des voiles, des écharpes, qui tremblent et qui volent : c'est comme s'il y avait partout, aux murailles, d'énormes papillons éployés ; dans le salon, çà et là, des paravents agrémentés d'images ou de miroirs, des psychés, des guéridons tout couverts de soieries, de dentelles, de corbeilles à ouvrage ; et, au premier plan à droite, c'est la table de couture, toute resplendissante de sotins, de moires, de gazes, de tarlatanes.

Et tout le salon est lumineux de couleurs vives et d'or.

Au lever du rideau, les ouvrières de Palmyre sont assises autour de la table. Elles ont le costume des grisettes — petit bonnet, robe de guingan et tablier de soie, comme dans la nouvelle de Musset. — Sur des chaises plus hautes, il y a Mimi Pinson, blonde, Rougette, rousse, Zélia, brune, Blanchette, pâlotte. Ces demoiselles sont les chefs de l'atelier.

SCÈNE PREMIÈRE

MIMI PINSON, ZÉLIA, ROUGETTE, BLANCHETTE, LES OUVRIÈRES DE PALMYRE, LES APPRENTIES (toutes petites, des enfants. Elles ont de sept à onze ans).

Bourdonnement, remûment des couturières qui taillent, cousent, autour de la table où s'accumulent en désordre des étoffes de toutes couleurs, étincelantes, des jupes presque achevées, et des mousselines lamées d'or.

Sous les ordres des ouvrières, les petites apprenties — des gamines — apportent, remportent des corbeilles pleines d'échantillons, des aiguilles, des bobines, que les ouvrières reçoivent ou refusent; les ouvrières, en colère de ne

pas être bien servis, piélinent, les petites vont, viennent, ne savent où donner de la tête, s'assoient, se bousculent, se battent. Ici :

LA DANSE DES PETITES APPRENTIES

danse pendant laquelle Mimi Pinson explique à toute la tablée qu'elle, Mimi Pinson, et Zélia, et Rougette, et Blanchette ont des amoureux qui ont de longs cheveux, de fines moustaches, qui sont des étudiants, ou des poètes, — de jeunes hommes avec qui, les dimanches, elles vont dans les bois, — ou vont danser des contredanses à la Chaumière.

Or, par une petite porte de droite, sont entrés silencieusement Théodore, Rodolphe, Albert, Roderic. Costumes excessifs et jolis de dandys demeurés jeune France, de l'extravagance et de la grâce.

C'est déjà Rubempré, c'est encore le Gautier d'*Hernani*. Et, au moment même où Mimi Pinson, Zélia, Rougette et Blanchette achevant de décrire leurs amoureux, ceux-ci tombent aux genoux : Théodore, de Mimi; Rodolphe, de Zélia; Albert, de Rougette; Roderic, de Blanchette, en leur offrant des bouquets de violettes de deux

sous ! Brusque émoi de toutes les ouvrières, qui se lèvent, et des petites apprenties, qui interrompent, un pied en l'air, la très courte danse qui a enveloppé toute la scène.

SCÈNE II

LES MÊMES. THÉODORE, RODOLPHE,
ALBERT, RODERIC.

Les quatre grisettes ont sauté au cou de leurs amants, mais elles ont peur. Si M^{me} Palmyre survenait, surprenait ces visites défendues ! Elles veulent chasser les jeunes hommes ; ils refusent de s'en aller. Alors, les grisettes donnent des sous aux petites apprenties pour qu'elles guettent l'arrivée de la patronne, et les petites se mettent en observation, près de la porte, ou en dehors, tandis que les quatre grisettes reviennent vers les jeunes hommes, qui les enlacent, les font tourner, et ce sera :

LA CONTREDANSE DES GRISETTES

très vive, mais point grossière, d'une gaieté délicate, un cancan d'honnêtes demoiselles. Toutes les ouvrières s'y sont mêlées, peu à peu, et ce

gracieux petit intermède, qu'accompagnent « les vagues violons de la mère Saguet! » s'achève dans un ensemble où, après avoir sauté en l'air, Mimi, Zélia, Rougette et Blanchette tombent dans les bras de leurs amants.

Mais les petites apprenties se précipitent, annonçant que voici venir de belles dames, des clientes. Ce sont des danseuses de l'Opéra, — elles montrent le portrait de Carlotta Grisi, — qui viennent essayer leurs costumes pour la fête chez Thérèse. Les jeunes hommes ont à peine le temps de disparaître derrière un paravent.

En sortant, Théodore, resté le dernier, obtient de Mimi Pinson la permission de revenir.

Carlotta Grisi et ses amies ne marchent pas, elles volent. Elles sont affairées et dédaigneuses.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins les JEUNES HOMMES, CARLOTTA GRISI et TROIS DANSEUSES DE L'OPÉRA. Ce sont de très élégantes personnes, avec un excès chatoyant de soieries et de bijoux, et des extravagances d'oiseaux de paradis.

CARLOTTA

« Eh bien, petites, où sont les costumes que nous devons essayer? »

Les ouvrières s'approchent, secouent des étoffes, montrent les costumes, jurent qu'ils siéront à ravir à de si belles personnes.

Mais tout à coup, Mimi Pinson a reconnu l'illustre danseuse qui vient de créer *Giselle*.

— C'est vous ! C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes une si délicieuse Sylphide ?

Carlotta consent à ces louanges.

Toutes les ouvrières se groupent autour d'elle :

— Ah ! Madame, Madame, si vous consentiez, pour nous, pauvres petites, à danser un pas... vous savez, cette valse si jolie, si adorable, la valse de *Giselle* !

(Et l'orchestre explique ceci.)

Carlotta, bonne fille, veut bien. Elle ôte son chapeau, son manteau, retrousse sa jupe de ville, avec l'aide des ouvrières qui se servent d'épingles, de crochets... et c'est la

VALSE DE GISELLE

Des applaudissements sans fin, des rires, des joies de toutes les folles grisettes et des apprenties aussi.

Mais Mimi Pinson dit :

— Que c'est beau ! Il me semble que je pourrais, moi aussi...

— Toi, qui es-tu, petite ? Tu es la plus jolie.

— Qui je suis ?

Et Mimi Pinson mime, aidée par l'orchestre, la chanson fameuse, sur la musique du temps :

*Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît ;
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette !
Et qu'un bonnet.*

*Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut, de cette façon,
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.*

Ce couplet mimé — pendant que l'orchestre joue — mimé et dansé, Mimi demande que Carlotta lui apprenne à faire des pointes, des entrechats.

LA LEÇON DE DANSE

où chaque geste, chaque mouvement donné par Carlotta est imité par Mimi, tandis que les

autres ouvrières prennent des leçons avec les autres danseuses. D'abord, Mimi est maladroite. Elle regarde, étudie, essaie, comprend. Oh! que c'est difficile à faire des pointes; en sautant, elle a failli tomber! Mais elle est bien vite au fait, et la voici qui danse à son tour, exquisement. non sans que Carlotta en conçoive quelque dépit, la

VALSE DE GISELLE

et c'est — danseuses, ouvrières, petites apprenties — un ensemble de charme tumultueux et de joie qui cessera seulement quand s'ouvrira la grande porte du fond où, précédée par l'illustre Palmyre, obséquieuse et ravie, apparaît, entre une double haie de domestiques en somptueuse livrée, la duchesse Thérèse, délicatement luxueuse, jolie, belle, adorable, fine et divine.

Les danseuses, les ouvrières, les apprenties et Palmyre s'inclinent devant elle; c'est comme un rythme de gloire devant la princesse d'un conte de fées.

Elle, Thérèse, va de groupe en groupe, reconnaît Carlotta, la complimente, fait aux grisettes un petit salut d'éventail; et Carlotta sort, suivie de ses amies, et les ouvrières, les apprenties

s'éloignent, sur un signe de Palmyre ; car, pour essayer la robe à la duchesse, il suffira de Palmyre elle-même, de Mimi Pinson, de Zélia, de Rougette et de Blanchette.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE THÉRÈSE, PALMYRE, MIMI PINSON, ZÉLIA, ROUGETTE, BLANCHETTE.

Ici, avec un peu de pompe, la scène, mimée et dansée, de

L'ESSAYAGE

En dansant, — ou en marche dansée, — Zélia, Blanchette, Rougette, sous la direction de Palmyre, qui ordonne et règle, avancent une psyché, retirent à la duchesse son chapeau, ses gants et son long manteau, tandis que Mimi Pinson apporte la robe zinzoline, et la robe Louis XIII, et le domino que, le lendemain, la duchesse mettra aux diverses heures de la fête. Danse des quatre grisettes, autour de la duchesse non habillée, les unes ajustant un corsage, les autres faisant bouf-

fer une jupe, d'autres encore admirant la taille fine de la duchesse pendant que celle-ci, dans un dandinement léger d'orgueil heureux, s'admire dans la psyché. C'est ici de la pantomime dansée.

Mais à ce moment, un paravent à droite se renverse. C'est que, depuis un instant, Théodore est rentré, cherchant Mimi. Il s'est arrêté, a vu la duchesse et est resté ébloui. Pendant l'essayage, il a exprimé tous les ravissements, toutes les extases. Quelle femme fut jamais aussi exquise que celle-ci ? De quel paradis vient cet ange en corset de satin et des colliers de perles au cou ?

Ce qui le trouble, tout à coup, c'est le paravent renversé.

Théodore, pour mieux voir, s'est trop penché, il a failli tomber ; il se raccroche à la table de couture. Mais la duchesse Thérèse, dans la fureur qu'un homme ait pu être là, pendant qu'elle était à demi déshabillée, reprend son manteau, son chapeau, ses gants, non sans avoir, en sortant, regardé Théodore, qui tend vers elle des mains suppliantes, et se retire, en belle colère, qu'essayent en vain d'apaiser, en la suivant, Palmyre, Rougette, Blanchette et Zélia.

Mimi Pinson reste seule avec son amoureux.

SCÈNE V

MIMI PINSON, THÉODORE.

— Eh ! bien, dit Mimi Pinson, tu en fais de belles ! la Duchesse est furieuse ! Palmyre me mettra dehors !

Mais Théodore, dans une rêverie, ne répond pas, l'esprit ailleurs.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? A quoi songes-tu ?
Théodore songe, mais ne dit pas à quoi il songe.

Mimi Pinson tourne autour de lui, le dévisage, le secoue, le pince.

— Es-tu devenu statue ?

Il demeure immobile, vers une vision.

— Eh ! qu'y a-t-il, enfin ? Parle ! Tu es amoureux d'elle !

Il ne dit pas non.

— Mais, mon pauvre petit, tu es fou ! C'est une grande dame ! (Elle montre le portrait de la Duchesse.) Et tu es un pauvre poète sans richesse ni gloire ! Elle ne t'aimera jamais.

Il persiste dans son rêve.

— Et moi ! moi ! Tu ne t'inquiètes pas de moi !
Moi qui t'aime ! Que tu as prise ! Que tu as
aimée !

Il se détourne. Il s'éloigne vers le fond. Elle
veut le retenir. L'air somnambulique, il l'écarte
doucement. Il va vers le milieu du théâtre et
ramasse un gant que la duchesse a laissé tomber,
le baise avec passion. Il s'éloigne encore, il sort.

Mimi Pinson pleurniche, les coudes sur la table
de couture.

La toile descend.

ACTE DEUXIÈME

Le parc de la duchesse Thérèse. C'est le plein midi d'une belle journée. Les arbres fleurissent, ébéniers, sorbiers, lilas et de grands rosiers précoces.

Au fond, un bassin, et le jet d'eau qui s'évase et retombe. Des divinités aquatiques ornent la margelle qui est de porphyre rose, et leurs bouches peuvent lancer des gerbes de poussière d'eau.

Plus haut, à gauche, la fin d'une galerie ajourée, de marbre rose aussi, d'où descend un escalier qui tourne.

Tout à fait au lointain, un peu plus vers la gauche, le parc mystérieusement baigné d'une brume bleue où se dessinent des groupes d'arbres, une colline, des sentiers qui rôdent sous les épiniers rejoints en voûte.

*Il y a, à gauche, un peu plus haut que le premier plan, un petit temple de l'Amour, rond, aux colonnettes frêles, où, sous la coupole d'ardoises dorées, sur un socle cerclé de guirlandes, parmi des grimpe-
ments*

de volubilis et des retombées de glycines, une statuette de Cupidon, penchée, tire de l'arc.

A droite, une élévation de verdure.

A gauche, çà et là, à l'entrée de tonnelles de feuillage, des bossellements gazonneur.

Tout cela baigné d'une lumière d'or vert, pas brutale, très intense.

Et voici, au lever du rideau, les places et les attitudes des personnages :

Sur l'élévation de verdure, petit monticule de mousses et de violettes, se tient la duchesse Thérèse tout à fait pareille d'air et d'habits aux belles dames de Watteau. Incliné vers la duchesse, ou sur la mousse étendus vers elle, de jeunes cavaliers jouent de la mandore, lui chantent des romances de louange et d'amour avec des bouches muettes. Toutes les étoffes sont de rose pâle, de mauve languissante, de zinzolines qui miroitent faiblement comme une quintessence de la mélancolie souriante, infiniment élégante de la « galanterie » rêveuse de Watteau. D'autres groupes feront antithèse par des couleurs ardentes et simples.

Plus haut, du même côté, devant une petite table chargée de fruits d'or, le seigneur Pantalon, tout de rouge habillé, sous sa houppelande noire, coiffé de rouge (barbe de vieux bouc, blanchie, le demi-masque jaune-marron), vend des limons au seigneur Léandre,

frais et rose, tout soie vermeille et dentelles, et à la belle Isabelle, qui porte un petit loquet avec une grande plume. A côté de la table, un singe en habit de pagliaso, monté sur un chien, coiffé d'un tricorne à sonnettes, bat des cymbales pour attirer le monde.

Sur la margelle du bassin, sont assis, en des poses nonchalantes — quelques cavaliers à genoux, — les Amyntas et les Léonores, c'est-à-dire des couples aux costumes plus anciens, Louis XIII ou Louis XIV, et des marquises avec des marquis, ceux-ci tout à fait XVIII^e siècle.

Assis sur le rebord de la galerie, par où viennent les invités, Pepe-Nappa, tout jeune, laisse pendre ses jambes. C'est le même costume que Gilles (Giglio). Mais, tandis que Gilles est tout blanc, Pepe-Nappa, avec de plus longues manches, est tout bleu-clair; seul bleu sur le blanc rose de la galerie, il laisse pendre ses jambes, et, mélancoliquement, il joue du chalumeau.

Le long de l'escalier descendant, se tiennent debout, de deux marches en deux marches, ou à chaque marche, si elles sont très larges, huit ou dix Crispins, tout petits valets, de noir habillés avec le ceinturon jaune; ils ont à la main, pour éclairer en plein jour aux arrivants, des torches dorées qui ont pour flammes des touffes éclatantes de fleurs.



En même temps, du côté gauche, un peu au delà du temple de l'Amour, des Trivelins (qui ne sont pas encore des Arlequins) et des diamantines, des Léandres et des Coralines bleues et vertes, etc., etc.

Enfin, à gauche, un petit abbé violet et à genoux vers la Ballerine (jupe maure, rubans jaunes, manches d'or, les cheveux épars sous une torsade rouge) qui, la tête au piédestal de l'Amour, joue du tambour de basque. Cette ballerine est, si l'on veut, celle qu'on appelait « la belle tourneuse ».

Tel est le multiple tableau vivant — mais non pas immobile; chaque personnage, au contraire, doit se mouvoir, selon son costume, signe de son caractère — qui s'offre au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE

TOUS LES PERSONNAGES ci-dessus indiqués.

Dès le lever du rideau, la duchesse Thérèse, finement minaudière, repousse de l'éventail bien rythmé les madrigaux des romances et des guitares :

« Mais non ! mais non ! cela vous plait à dire, et je ne suis pas jolie autant que vous voulez me

le faire accroire ! et puis, ne voyez-vous point que vous interrompez le fil ? et il faut vous le donner. »

Elle a fait un signe.

Les violons (ménétriers vêtus de satin et couronnés de roses) se rangent sur la galerie, commencent de jouer un air très artificieusement rustique. Tout de suite surgissent, de gauché, Gilles, le petit Gilles, tout blanc, tout menu, poursuivi par Arlequine, jeune personne qui n'a point froid au yeux.

Intermède de :

GILLES ET ARLEQUINE AVEC L'AMOUR ET L'ABBÉ

Arlequine : chapeau gris à rubans roses, jaune paille vert et blanc, veste et jupe en drap à losanges verts et rouges sur fond jonquille, souliers blancs à rubans rouges. Gilles : celui du Louvre.

Arlequine est amoureuse de Gilles. Gilles ne veut rien entendre. Elle le suit, le câline, lui montre comme elle a la bouche rose et la jambe bien faite. Il est un petit innocent, il veut demeurer tel. Arlequine se fâche : « Si tu ne m'embrasses pas tout de suite, je te battrai. » Il a peur, parce qu'elle a levé la batte, il va se décider à

lui prendre un baiser, mais au moment où il avance ses lèvres vers la jolie joue, il se sent pris d'un tremblement de peur, et il ne veut pas aimer, non ! non ! non ! Arlequine va le rouer de coups, lorsqu'elle s'aperçoit que Gilles caresse quelque chose qu'il a caché dans sa souquenille. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? », il ne veut pas répondre. Elle étend les mains. C'est une tourterelle que Gilles a cachée contre lui, elle la prend, elle l'empoche. Alors Gilles court après elle, il veut qu'elle lui rende la tourterelle. « Eh bien, viens la prendre ! » Arlequine a fourré l'oiseau dans son corsage. Gilles se précipite, va saisir l'oiseau, ne retire pas sa main, tant d'avoir touché l'épaule d'Arlequine il est troublé jusqu'au fond de l'âme, et il ne songe plus à la tourterelle. C'est Arlequine qu'il veut. Celle-ci, farouche à son tour, a lancé l'oiseau dans la coulisse : « Cours après ! Cours après ! »

Gilles ne court plus qu'après Arlequine. C'est la revanche, la contre-partie de la scène d'auparavant, il veut la joue, la lèvre d'Arlequine, qui se refuse et s'échappe. Et tapant tous les deux du pied, ils se tournent brusquement le dos.

Mais il arrive ceci : que la statuette de l'Amour s'est animée dans le petit temple, écarte les

feuilles, saute à terre, prend, d'une main, Arlequine, de l'autre, Gilles, les force de se rejoindre. Et résistant, ils ne veulent pas se regarder, ils sont fâchés.

Amour les tire si fort qu'ils se trouvent lèvre à lèvre... Mais ils sont pleins de scrupules, ils sont honnêtes tous les deux, et on ne doit pas s'aimer quand on n'est pas marié.

« Qu'à cela ne tienne, dit Cupidon, et il fait venir l'abbé violet qui causait toujours avec la ballerine.

» Monsieur le curé, mariez ces amoureux! »

L'abbé n'hésite pas un instant à leur donner la Bénédiction nuptiale. Et ce sont de jolies noces célébrées par une danse heureuse, achevée, lorsque Arlequine, après avoir remis sa batte à Gilles : « C'est toi qui battras désormais! », s'abandonne aux bras de son mari et que Cupidon remet son arc et ses flèches à l'abbé en lui disant : « C'est vous, Monsieur le curé, qui êtes l'amour à présent. »

Cette petite scène dansée a fait le plus grand plaisir aux hôtes de la duchesse Thérèse.

« Mais, disent les cavaliers autour d'elle, comme la fête serait plus aimable encore si la duchesse voulait danser elle-même! »

Elle ne s'y refuse pas.

Les violons préludent. Elle descend de son trône vert. Les cavaliers rejoignent d'autres dames dont les costumes correspondent aux leurs. Mais qui sera le cavalier de la duchesse ?

— Voyez ! c'est le seigneur Pantalon, ce vieux, presque cacochyme, qui s'offre !

On se gausse de lui. Il jure qu'il est un très robuste et gracieux danseur !

La danse Watteau va commencer. Mais, dès les premiers pas, Pantalon chancelle, titube, tombe presque. Les rires redoublent.

— Daignerez-vous m'admettre, madame, à vous donner la main pour la danse.

Celui qui dit cela, c'est un très élégant cavalier, à demi-masqué, le manteau court, tout à fait pareil aux amants qui partent pour Cythère, dans les peintures de Watteau, et la duchesse accepte sa main.

DANSE GALANTE

C'est un tableautin musical d'après Watteau même. Tous les personnages au costume congruant s'y mêleront çà et là ; pourtant elle est

surtout un duo entre la duchesse et le danseur inconnu, et ceci en pourra être le thème, d'abord exprimé par la pantomime :

— Ah! madame, dans le pays lointain où j'habite, on parle de votre beauté, mais on n'en dit pas tout le bien que j'en penserai désormais! Permettez que je vous contemple de plus près.

— Fi, seigneur, on ne regarde pas d'aussi près les honnêtes dames, et vous ferez bien de suivre votre chemin ou de retourner chez vous.

Et elle veut s'enfuir.

Mais il a pris une guitare.

Il joue si délicieusement qu'elle ne peut pas aller bien loin. Il joue encore, il recule, elle va vers lui, à reculons, malgré elle, ne pouvant se délivrer du charme dont la musique l'enveloppe.

Déjà les autres personnages ont imité le jeu de scène, les cavaliers jouant de la guitare, les dames attirées vers eux. Il y a des évasions, il y a des détours. Thérèse se sent émue, étrangement émue, si bien que, enfin, tout à coup elle tombe dans les bras de l'inconnu qui l'étreint violemment et la baise dans le cou.

Elle s'enfuit pour de bon, à droite, devant le monticule de mousse; et pendant que, sans les

voir, les autres personnages Watteau continuent la danse, Théodore tombe aux pieds de Thérèse, arrache son masque. Elle le reconnaît ! C'est l'impertinent qui était chez Palmyre, qui a eu l'audace de la voir, à peine rhabilléel : « Partez ! partez ! laissez-moi ! ».

Il explique en vain, elle l'écarte, elle fait cesser les danses, elle appelle, elle chasse d'un geste brutal l'insolent qui n'a pas craint de la poursuivre jusque dans la fête qu'elle donne !

Il se soumet, s'incline, consent à s'éloigner, n'est plus là. Elle-même, toujours furieuse, s'en va par la droite, suivie par toutes les personnes qui ont pris part à la dernière danse. Et c'est un grand tumulte.

— Bah ! dit Arlequine, ou Gilles, qui sont restés, elle s'apaisera et redescendra danser avec nous. Mais qu'est-ce que ces gens-là qui viennent ?

Brutalement, lourdement, c'est, conduits par Pulcinella, grossier, ventru (avec le demi-masque noir des rudes Bouffons de la Comédie italienne) :

Giangurgolo, au bonnet pointu, au nez énorme, au pourpoint couleur sang ;

Meo-Pattaca, napolitain féroce, le nez busqué, à la ceinture rouge, où sont des poignards ;

Brighello, plus féroce encore, blanc avec des raies bleues, masque terrible ;

Scapino, Scaramouche, Coviello, espèce de démon bleu et rouge, à la double plume diabolique, et le Vappo, voleur, assassin et lâche.

DANSE VIOLENTE

Pulcinella s'est établi marchand de macaroni, et les autres se ruent vers le palais. Ils sont à peu près ivres. Ils n'ont pas d'argent. Ils volent Pulcinella qui se fâche, ils se querellent entre eux, se poursuivent, sautent les uns par-dessus les autres, s'empoignent, se battent, tirent des couleaux. Corps à corps dansants. Ils se séparent, se ruent encore, et le combat, furieux, dur, atroce, avec chances diverses, ne se termine que lorsque les vainqueurs mettent le genou sur la poitrine et la lame à la gorge des vaincus.

Tous se relèvent aussitôt, sont les plus galants hommes du monde, sont complimentés de leur beau jeu terrible, baisent la main aux dames et mangent les sorbets et les fruits qu'apportent les petits crispins noirs.

C'est alors que survient très vite Mimi Pinson.

Elle a mis un domino sur sa robe de grisette, elle va et vient, court, revient, anxieuse.

Arlequine (c'est Carlotta Grisi) la reconnaît et dit à tout le monde : « Venez, venez..., personne ne danse mieux que cette petite ! Allons, dansez, mignonne ! »

Mais Mimi n'a pas le cœur à la danse. « Je cherche mon ami, mon Théodore ! Il doit être ici... il ne m'aime plus. Je veux le retrouver. Je ne chanterai jamais plus, je ne danserai jamais plus. »

Les hôtes de la duchesse ne veulent rien entendre ; elle dansera bon gré, mal gré. Elle veut s'échapper, on l'entoure... « Puis sous ma mante, je suis en robe d'atelier ! N'importe. On lui enlève sa mante... On lui retire sa robe. La ballerine lui met sa jupe courte de danseuse... et il faut qu'elle danse, la pauvre petite.

LA DANSE DE MIMI PINSON

Dansé quasi-classique agrémentée des maladresses jolies de la grisette. Mais, à chaque instant, Mimi Pinson s'arrête, pleure, veut s'enfuir.

On la retient, elle est obligée de continuer... Quelquefois, elle achève des voltes en sanglotant

presque. Enfin, après les applaudissements, elle se jette sur sa mante, s'en enveloppe, s'évade, cherchant toujours son amant.

A ce moment, une musique majestueuse, gravement rythmée : la musique du menuet.

Par la droite, reviennent, avec la duchesse Thérèse, tous ceux de ses hôtes qui l'avaient suivie.

Tous ont changé de costume. Tous sont en costumes Louis XIII ou Louis XIV et ils entrent en dansant, malgré les interruptions dramatiques, le Menuet complet, avec les Révérences d'avant et d'après, le pas et la figure... les demi-coups, les pas marquis et toutes les parties des figures jusqu'au Z.

MENUET

A certain moment, un fier jeune homme venu l'on ne sait d'où, en habit magnifique, un marquis, regarde le cavalier de la duchesse, et lance son chapeau en l'air avec un geste de dédain, avec un air de dire : « Mais vous ne savez pas le menuet, Monsieur ! » Le cavalier se rebiffe. Provocation. Les deux hommes tirent l'épée. Effroi des dames. Mais en souriant, l'inconnu fait voir que

son arme est une arme de parade, bien mouche-tée... et c'est un aimable duel, parmi les dames curieuses et rassurées. Après deux ou trois passes, l'homme masqué désarme son adversaire qui s'en va tout penaud ; et comme tout cela n'est qu'un jeu, la duchesse ne peut se défendre de mettre la main au poing du vainqueur, et de continuer la danse avec lui.

SUITE DU MENUET

Mais, tout en dansant, la duchesse se sent singulièrement inquiète. Quel est ce jeune homme ? Si c'était l'audacieux qu'elle a chassé tout à l'heure ? Il lui serre trop tendrement la main... quand il en a l'occasion, et l'attire trop ardemment vers lui... Elle est inquiète et voudrait être plus fâchée qu'elle n'est. Elle ne peut s'empêcher de prendre du plaisir aux témérités dont elle est l'objet ; il va si loin, ayant pour lui le crépuscule qui peu à peu commence à éteindre les fleurs, les statues, l'escalier, la margelle et la divinité de marbre du bassin ; il va si loin qu'elle est obligée de s'échapper, elle gagne le bord du théâtre, à gauche, devant le Temple de l'Amour.

Le menuet continue dans le jour de moins en moins clair.

Son cavalier l'a suivie et s'agenouille, il se démasque. C'est lui, encore lui ! Mais cette fois il ne se laissera pas chasser. « Elle est si belle, il l'aime tant ! » et elle-même, elle n'a pas le courage d'être cruelle, autant qu'elle l'a été... C'est déjà le commencement de l'ombre... La danse n'est pas finie... « Ah ! voyez, Madame, comme le paysage est doux là-bas ! Oh ! si vous consentiez à venir de ce côté. » Elle n'ose plus dire non. « Allez !... sortez... allez là-bas... Je vous rejoindrai, j'agiterai peut-être ce mouchoir, que j'ai à la main, pour vous faire signe. » Extasié, après mille baisers sur les mains, sur les bras, il sort vivement...

Hélas !... Mimi Pinson, revenue, qui était adossée au piédestal dans le petit temple, a entendu la promesse de se rejoindre, a vu les baisers heureux. C'en est bien fini de son bonheur à elle... elle défaille presque.

Cependant, la duchesse a rejoint la danse.

FIN DU MENUET

Il s'achève gravement, solennellement dansé, dans l'ombre grandissante encore. Enfin les cavaliers prennent la main des dames... comme pour

les conduire vers les sièges où elles se reposeront... Ils les conduisent plus loin sur les verdure... sur le rythme qui continue... Il y a encore des hôtes, çà et là, sur la galerie, qui se tournent du côté du bassin... car là, hors du bassin, comme si les divinités de marbre avaient pris vie, des formes de sirènes et de tritons nagent, selon le rythme du menuet dans l'eau invisible, et le jet d'eau, et les légères fusées liquides qui sortent des bouches de marbre, retombent sur les formes pâles des nudités qui lèvent les bras, secouent les chevelures... Les couples d'amants vont toujours lentement, vers les paysages crépusculaires.

La musique n'a pas cessé. Elle a dit la nuit doucement tombante, les lointains qui se vaporisent, les fleurs qui s'éteignent... Elle rappelle parfois la danse, les rires, les amourettes, et toute la gaité lumineuse de la fête... Mais ce n'en est plus le temps. Voici le crépuscule mélancolique et si délicieusement douloureux presque, où les baisers ne font pas de bruit, où il semble que les amants sont des couples d'heureuses âmes, errantes, plaintives. Et tout à l'heure, la lune, bleue un peu, va se lever dans le paysage musical.

Le crépuscule, de qui le deuil n'est pas funèbre, fait songer au voile d'une veuve coquette et tendre.

SCÈNE II

QUELQUES PERSONNAGES DE L'ACTE PRÉCÉDENT,
PAR COUPLES, puis THÉODORE, LA DUCHESSE
THÉRÈSE, MIMI PINSON.

Les couples, silencieusement enlacés, s'éloignent chacun de leur côté. On ne voit pas l'éclat de leurs costumes. Ils sont enveloppés (quelquefois une seule pelisse légère pour l'amante et l'amant) d'étoffes couleur de l'air du soir qui luisent un peu. Les uns montent la route montante, d'autres s'écartent sous les branchages.

Théodore vient du fond, très vite, cherchant la duchesse. Il rencontre les amoureux qui parlent. Il sort à gauche.

A son tour, voici Thérèse. Elle cherche Théodore elle se dépêche de ces gens qui ne se dépêchent pas assez de s'en aller. Elle monte, à droite, les deux marches en rond d'une fontaine. Elle regarde au loin.

Enfin elle est seule.

Elle prend à sa ceinture son mouchoir de dentelle. Elle va agiter le mouchoir (comme il a été convenu), pour que Théodore vienne...

SCÈNE III

LA MÊME, MIMI PINSON.

Mais Mimi Pinson, très rapide, survient, arrête le geste de la duchesse :

— Que signifie, Mademoiselle?

— Hélas ! Voyez, dit Mimi, j'ai les yeux pleins de larmes. Essuyez mes yeux, bonne dame, avec ces dentelles, au lieu de vous servir du mouchoir pour faire venir mon amant.

D'abord irritée, la duchesse s'apaise. Elle a reconnu l'aimable petite grisette de chez Palmyre. Elle lui essuie les yeux avec le méchant mouchoir.

— Mais qu'avez-vous donc, pauvre mignonne?

Alors Mimi lui explique tout. Elle aime, elle, Mimi, ce beau jeune homme que la duchesse attend. Elle l'aime depuis toute une année. Ils se sont aimés dans les bois fleuris ; parmi les grands blés murs ; aux vendanges de Suresnes ; et, l'hiver, dans la petite chambre bien chaude. Ils ont dansé ensemble à la Chaumière ; le souvenir du cancan du premier acte sera très attendrissant. Sans doute, lui, poète, toujours dans ses rimes,

elle, grisette, l'aiguille à la main, ils ne se ressemblaient guère; mais ils se rejoignaient, ils étaient pareils dans l'égale tendresse des baisers.

Oh! ne l'appellez pas! Ou, appelé, renvoyez-le! Dites-lui de ne pas vous aimer! Ne l'aimez pas! Rendez-le-moi.

D'abord, la duchesse Thérèse a fait assez grise mine. Elle a un goût pour l'impertinent de chez Palmyre, pour le beau cavalier de la fête. Mais Mimi Pinson est si sincèrement affligée qu'il faut bien en être émue.

— Le voici! Allez-vous-en! Je lui parlerai sévèrement! Je vous promets de vous le rendre!...

Et Mimi, reconnaissante et confiante, s'en va...

SCÈNE IV

LA DUCHESSE THÉRÈSE, THÉODORE.

C'est un duo dansé. Théodore court à la duchesse, qui s'écarte de lui. Il vient de l'autre côté, elle s'écarte encore : « Non! Monsieur! Non! — C'est pour me faire entendre cette dure parole que

vous m'avez permis de venir! Ah! Cruelle! Mais vous ne savez donc pas à quel point je vous aime!... Ah! Tenez, si ces fleurs, à ces arbres, étaient tous les trônes, toutes les gloires du monde, je voudrais qu'elles fussent gardées par un dragon, pour le cher danger d'aller vous les conquérir! Les étoiles qui sont là-haut, je voudrais les cueillir pour vous en faire des colliers et des bracelets plus beaux que vos perles et vos pierreries! Je ne suis qu'un faiseur de vers, mais j'ai du talent, j'ai du génie! Et vous serez immortelle, grâce à moi qui chanterai, en impérissables poèmes, vos cheveux de lumière et d'or... (et il respire les cheveux de la duchesse qui fuit) ... vos épaules de nacre diamantée... (et il baise les épaules de Thérèse toujours fuyante) ... vos bras, vos mains... et cette bouche... Ah! cette bouche...

La duchesse s'est tant fatiguée à fuir en dansant que la force lui manque pour fuir encore, et elle défaille, non point sur le gazon, mais dans les bras de Théodore disposé à profiter sans retard de cette heureuse faiblesse.

Mimi Pinson apparaît au fond, à gauche, consternée.

Ni Théodore, éperdu, ni Thérèse, charmée malgré elle, ne l'ont aperçue.

Mais l'orchestre pleure, très reconnaissable, la chanson :

*Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a...*

Alors ils songent à Mimi. La duchesse s'est reprise la première.

— Ah ! la pauvre fille ! Je suis une grande coupable, parlez !... Je le veux ! Il le faut !

Lui, après une première hésitation, veut reprendre Thérèse, mais la chanson :

*Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerivette !*

persiste, insiste, supplie, pendant la mimique, derrière eux, de la grisette qu'ils ne voient pas.

Théodore, navré, la tête basse, s'éloigne vers la route du fond, sous le geste impérieux et définitif de la duchesse.

Mimi, ravie, a devancé son amant. Elle se tiendra, au haut de la côte, à demi-cachée derrière un petit arbre.

Théodore, sans quitter la duchesse des yeux, monte lentement. Mimi tend déjà les bras pour le recevoir et l'emmener. La duchesse, sur les

marches de la fontaine, ne peut s'empêcher d'envoyer à Théodore le dernier adieu d'un baiser dans la dentelle de son mouchoir.

L'espace s'élargit de plus en plus entre eux. Il y a partout, sur tout, les silences mélancoliques de la lune.

SCÈNE IV

TOUS LES PERSONNAGES.

Descendant avec des torches qui éclairent splendidement le parc, l'horizon, les bois, le ciel, tous les personnages, hormis Thérèse, Mimi et Théodore, sans manteaux, avec l'éclat frissonnant de leurs costumes versicolores, se ruent dans une danse, dans une ronde effrénée. Et l'orchestre proclame toute la joie fantasque de la belle fête de fantaisie et d'amour.



FIN

LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE

BALLET-PANTOMIME EN DEUX ACTES

DE

CATULLE MENDÈS

MUSIQUE DE

REYNALDO HAHN

Partition piano seul Prix net : 10 francs.

S'adresser à MM. HEUGEL et C^{ie}, Au M^{en}estrel, 2 bis, rue Vivienne, pour tout ce qui concerne la représentation, location des parties d'orchestre, mise en scène, dessins des décors et costumes, etc.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

Les opéras, oratorios, etc. : *Aben-Hamet, Alceste, l'Ami Fritz, l'Amour africain, l'Amour aux Enfers, André Chénier, Ariane, Bacchus, le Baiser de Suzon, le Bal masqué, le Baptême de Glorin, le Barbier de Séville, Beaucoup de bruit pour rien, Biblis, le Bonhomme Jadis, Brocéliande, le Caïd, la Carmélite, Cavalleria rusticana, Cendrillon, Chérubin, le Cid, la Cité d'or, la Croisade des Enfants, Daphné, le Démon, le Désert, le Déserteur, les Deux Billets, les Deux Journées, Dona Branca, Don César de Bazan, Don Juan, Don Quichotte, les Enfants d'Israël, Eros, Esclarmonde, Eve, la Fête d'Alexandre, la Fiancée de Corinthe, la Fiancée de la Mer, Fidelio, le Flûteur, la Flûte enchantée, Française de Rimini, la Glu, Griseïdis, la Guzla de l'Emir, Hamlet, Hérodiade, l'Hôte, Hylas, l'Île du Rêve, Jean de Nivelle, Jean de Paris, Jérusalem, le Jongleur de Notre-Dame, Joseph, Judas Maccabée, Les Jumeaux de Bergame, Kayssa, Lakmé, Lauriane, Léonora, Lola, Louis, le Mage, Maître Ambros, Manon, Marie-Magdeleine, Ma Tante Aurora, le Messie, Mignon, Monna Vanna, Narcisse, la Navarraise, Néron, Noël ou le Mystère de la Nativité, Notre-Dame de la Mer, l'Oie du Caire, On ne badine pas avec l'amour, Otello, Orphée, le Panier fleuri, le Passant, Pastorale de Noël, Paul et Virginie, les Pêcheurs de Saint-Jean, la Perle du Brésil, Pierrot Fantôme, le Portrait de Manon, Princesse d'Auberge, Prométhée triomphant, Psyché, Rebecca, Rédemption, Richard Cœur de Lion, le Roi de Lahore, le Roi d'Ys, le Roi l'a dit, Ruth, le Sabbat pour rire, Sainte Agnès, Sainte Geneviève de Paris, le Sais, les Saisons, Sapho, Semiramis, les Sept paroles du Christ, Sigurd, le Songe d'une Nuit d'été, Suzanne, le Tasse, la Terre promise, Thais, Thérèse, Thyl Uylenspiegel, le Trésor, la Vierge, Werther, Xavière, etc., etc.*

Les ballets et pantomimes : *Bacchus, le Carillon, Cigale, Coppélia, le Cygne, la Danseuse de corde, Doctoresse, l'Ecole des vierges, Espada, la Farandole, Faust, la Fête chez Thérèse, Fleur des Neiges, la Korrigane, Lucie, Milenka, les Petits Violons du Roy, Pierrot assassin, Pierrot surpris, le Rêve, la Réverence Riguet, la Source, la Statue du Commandeur, Sylvia, la Tempête, la Vague, Viviane, Yedda, Zino-Zina, etc., etc.*

Les opérettes : *Adam et Eve, Apothicaire et Perruquier, un Baiser en diligence, Barbe-Bleue, la Belle Hélène, la Bonne d'enfants, le Boissu, Changement de garnison, la Chanson de Fortunio, les Charbonniers, le Château d'oto, la Chatte métamorphosée en femme, la Chèvre-Souris, le Chevalier d'Eon, M. Choufleuri, Correspondance, Croqueter, Croquignole XXXVI, la Demoiselle de Belleville, la Demoiselle en loterie, les Demoiselles des Saint-Cyriens, le Docteur Rose, les Douze Femmes de Japhet, Dragonette, la Femme de César, les Fédards, le Fétiche, la Fiance de Thylida, la Fiste enchantée, le Financier et le Savetier, Geneviève de Brabant, Jeune qui pleure et Jean qui rit, Mam'zelle Garroche, Mam'zelle Nitouche, le Mariage aux lanternes, un Mari à la porte, le Mari sans le savoir, un Modèle, Monsieur et Madame Denis, Ninetta, l'Omelette à la Follembuche, Orphée aux Enfers, le Paga de Francine, la Permission de dix heures, le Petit Faust, les Petites Barnett, les Petits Prodiges, le Pont des Sculpins, la Princesse, la Quenouille de verre, la Reine Indigo, le Retour d'Ulysse, Samsonnet, Sbakagente, un Soir d'orage, le 66, Six demoiselles à marier, le Sosie, les Trois baisers du Diable, les Turcs, la Tzigane, le Valet de chambre de Madame, la Vieillesse, la Vocation de Marius, le Voyage de M^{lle}. Dunanan père et fils, etc., etc.*